

Quand une passion devient un métier, vécu passionnément par Jean-Michel Bazire

Jean-Michel avait 10 ans quand il venait affronter ses copains sur le terrain de foot de Solesmes. « Vas-y Jean-Mi » !

Sa passion : le ballon rond, les dribbles et contre-pieds pour tromper son adversaire. Il rêvait d'un avenir de « pro ».

Chez lui, à St-Loup-du-Dorat, sur un autre terrain d'entraînement, il admirait son père et sa fière allure de driver sur son sulky bleu. Et les chevaux, il aimait ! Il les soignait, les brossait quand, fumants, la robe mouillée par l'effort, ils étaient ramenés au box.

Domicilié aujourd'hui à la Bodinière à Solesmes, il est devenu un des grands noms du monde des courses hippiques.

Doris Buisard. : « A quel moment, Jean-Michel, as-tu pressenti que ton avenir serait sur les pistes ovales des champs de course et non sur les terrains rectangulaires du football ? »

Jean-Michel Bazire : « En avançant en âge, j'ai eu moins de projets en foot. Il a fallu choisir et à 14 ans, je rentrais à l'école de formation de jockeys dans la Manche. Je me sentais en pleine « possession » pour ce métier. Mes études durèrent trois années avec en alternance des stages chez mon maître d'apprentissage à Laval. Je débutais en courses au mois de juillet 1987 à l'âge de 16 ans. »



D.B. : « Aujourd'hui ton métier est « driver » (jockey en trot attelé). Tes succès sont presque journaliers. Tu as remporté le Grand Prix d'Amérique en 1999. Depuis deux ans, tu es « Sulky d'Or » en couronnement de tes victoires françaises en trot attelé. Tu as remporté le « combiné » trois années de suite (trot attelé et monté). On peut dire que tu es un jockey comblé.

Quelles sont tes difficultés, comment partages-tu ton temps entre Solesmes, Paris et les champs de courses à travers toute la France et l'Europe ?

J.M.B. : « Je vis avec ma famille à Paris du 15 octobre au 15 mars, car les courses sont journalières à Vincennes. Puis nous revenons à la campagne de Solesmes pour me rapprocher des hippodromes de province. Mais je retourne trois fois par semaine à Paris. Ce soir, 14 mai, je cours en nocturne à Paris-Vincennes. Je porterai les couleurs de certains propriétaires. Ce sont les entraîneurs qui me sollicitent. Je choisis le cheval par rapport à ses performances. Des fois, je me trompe !.

C'est aussi l'époque des courses européennes : Oslo, Stockholm, Copenhague. »

D.B. : « Pour les compétitions de haut niveau, quelles sont les qualités d'un bon jockey ? D'un bon cheval ? ».

J.M.B. : « Pour le jockey, il faut avant tout faire preuve de sang-froid et maîtriser sa propre pression (le trac) afin de ne pas entraver la vivacité d'esprit nécessaire pour prendre les bonnes options durant le déroulement de la course.

Pour le cheval, il doit être « froid » c'est-à-dire non fougueux, appliqué à bien trotter (le galop disqualifie), endurant à l'effort. Le cheval, sélectionné dès l'âge de 18 mois, effectue une année de stage alternant les détentes dans les prés et le travail sur la piste. Mais déjà, au bout de trois semaines à un mois, certains sont « licenciés », c'est-à-dire éliminés ».

D.B. : « Ta passion s'est aussi révélée grâce à l'enthousiasme de ton père pour son métier d'entraîneur. (Michel Bazire réside et entraîne les chevaux à Solesmes). Comment se déroule l'entraînement du cheval de course ? Comment s'établit le contact avec le cheval ? »

J.M.B. : « Le travail s'effectue sur trois jours. Le premier jour, entraînement sur piste en trot attelé pendant 1 h 30 environ, puis repos au paddock (le pré). Le lendemain « décrassage » pour éliminer les toxines (parcours de 10 kilomètres), repos au paddock. Le troisième jour, paddock le matin, puis promenade d'environ 1 h 30 l'après-midi. Le « toucher de la main » par les rênes reliées à la bouche du cheval est le seul contact du jockey et le « donneur d'ordres » selon les options retenues au gré de la course. La cravache, maniée quelquefois fougueusement par le driver, ne touche le cheval que de façon illusoire, mais martèle les bois de l'attelage, incitant le cheval à se propulser en avant ».

D.B. : « Les courses n'ont pas lieu d'exister sans leurs enjeux. Qu'en penses-tu ? ».

J.M.B. : « Les jeux sont très sollicités à cause des finances qu'ils engendrent. Les mises des parieurs produisent des gains énormes. L'entretien des hippodromes coûte très cher. L'état prélève ses impôts et les sociétés de jeux se développent. Mais à la base, 80 % des entraîneurs vont mal ... »

Quelque temps après cet entretien, Jean-Michel est arrivé premier à Vincennes, pour la 102^e fois de l'année. Il avait choisi, en tant que driver et propriétaire, de courir cette fois avec Kazire de Guez le n° 11, son propre cheval.

